

## *un chemin*

### 1. Des mots

Comment trouver les mots les plus simples pour suivre la piste, s'approcher de ce que le geste de la peinture, à lui seul, dresse tout à coup devant nous, comme une grande lumière projetée soudain par le reflet des vitres d'une fenêtre qui s'ouvre ? Comme une porte sur laquelle on vient buter sans savoir, et qui s'ouvre, laissant passer le monde : le plus simple, l'absolument concret de la trame charnelle de l'espace et des jours, tout ce qui est trop près pour qu'on le voie, caché dans l'intime du tissu de la vie. Aveuglement des mots qui cherchent à tâtons dans l'univers de la couleur, mots manchots, des mouffles pour saisir le mouvement des formes ! Mots sourds au cri du rouge !

Mots qu'il faudrait retourner en regard. Comme ce jeune homme des contes qui demanda la main de la princesse, et se vit imposer par le vieux roi jaloux une épreuve tricheuse : il doit montrer à l'assemblée *quelque chose d'entièrement nouveau, et que personne n'a jamais vu*. D'aucuns auraient cherché en vain du compliqué à l'autre bout de l'univers. Lui chercha dans sa poche, y trouva des noisettes prises à l'arbre la veille en passant, cassa la plus belle, exhiba l'amande. (Il eut la princesse).

Un truc, me direz-vous ? Pas tout à fait... Car qui montre le germe montre l'arbre et le tronc, la feuille tendre et râpeuse, le parfum délicat... Qui veut voir verra le passage, la direction de la métamorphose qui nous entraîne, nous éblouit et nous détruit, nous fait vivre.

Comment l'espace fait-il pour engendrer les formes ? Comme on respire. Regardez naître au présent de la toile les courbes douces de l'avenir.

## 2. Diptyques

Accrochée à la terre, enracinée dans la couleur comme dans son terreau nourricier, voici que la coupe s'élève vers ses bords et amasse en même temps en son centre tout mouvement, donnant et retenant, concentrant l'espace dans le geste de s'élever. Si l'on y jette une bille elle tournera l'éternité avant de se couler au centre.

Les coupes ne sont-elles pas des objets d'alliance ? Rappelez-vous, dans le style d'une vie antérieure : lorsque derrière la dune infiniment tranquille montait soudain une rumeur, c'étaient les barbares qui venaient sur leurs petits chevaux agiles, avec leurs cris, leurs sourires brusques, les yeux brillants. Ils galopèrent dans le village, les sabots frappaient, et les écharpes rouges claquaient dans le vent. Alors les femmes tranquilles enveloppées dans les pans bleus de leurs châles laineux retrouvaient le goût de ce rire qu'elles avaient perdu et sortaient les coupes, où l'on met les fruits, les gâteaux, les pierres d'offrande. Elles avaient si longtemps reposé sous les linges, leur forme tout à coup rajeunissait le monde.

La coupe peut aussi se faire éventail, coquillage, donnant tout au ciel sans rien garder pour elle.

Forme complète et achevée, dessinée d'une main tandis que l'autre rapproche et tient en même temps écarté le ruissellement de vie et de mort qui vient pour la détruire, comme on frappe à la porte pour dire : c'est l'heure, lève-toi maintenant vent des aubes et chasse cette forme parfaite, brise les coupes. Qu'elles passent ! Qu'elles recommencent ! Tenez haut la vie dans la traversée du courant !

### 3. Arbres, passages

Ce cri de l'arbre ! Cette sève projetée de toute la violence du monde, s'élève-t-elle, ou s'écoule-t-elle ? Toute naissance est mort, tout instant est bascule. Le poids cosmique de la gravitation universelle se bat contre la sève qui monte et lui fait violence. Serai-je ainsi détruit par les passages ? Faut-il naître ? Faut-il vivre ? Le temps, la chair nous crachent, nous déroulent et nous fendent, ils nous ouvrent dedans dehors. Et sens dessus dessous ils précipitent en catastrophe les eaux dont le fracas et la puissance se resserrent dans la chute, lorsque le torrent rue dans les rochers étroits, faut-il mourir ?

Élève-toi, arbre, deviens porte, deviens charpente, déprends-toi du courant, et vous forêts, devenez cités !

### 4. Maisons

Maisons mystérieuses, gonflées de leur secret, tendues dans l'espace comme des formes déployées mais dérobées, ne montrant que ce pignon dont on a tant envie de faire le tour, pour voir ce qu'il y a de l'autre côté, comme on voudrait voir la figure de celui qui se penche, profil perdu.

Les portes sont évidentes au regard, et pourtant comme cachées : on ne va pas voir derrière les yeux d'un visage, on ne force pas les bouches closes. Maisons comme des joues qui se retiennent de rire.

Vastes comme le monde, closes sur la vie qu'elles renferment et toutes habitées de lumières : couleurs, éclats sourdent de toutes parts comme aux fentes disjointes d'un bassin.

Des portes qu'on ne pourrait franchir que du dedans vers le dehors, ou bien les a-t-on franchies dans une autre vie, et on n'a plus jamais ensuite été le même ; ce n'est pas une maison où l'on rentrerait comme dans un moulin, car on serait consumé à l'intérieur par la lumière en fusion, au cœur d'un réacteur cosmique où se liquéfient les horizons, dans un alliage gros d'avenirs.

Le secret demeurera entier de ces maisons sans vide, mettant au défi l'observateur comme un visage fermé sur sa pensée indicible. Mais par le moindre pli c'est la vie qui déborde et s'échappe, trop vive pour y tenir toute entière, prête pour la prochaine métamorphose.

## 5. Vénus

Elle est venue du fond des âges assister à la danse, offrant son corps fertile comme un gâteau qui lève. Douce Vénus sage, écoutant en elle le chant des germes, recueillie au cœur de l'espace, calme dans l'œil du cyclone. Enchâssée au cœur rouge de l'enfant, l'idole de l'amour suprême, ou simplement tourbillon de la bille d'agate qu'on peut voir chatoyer mais qu'on ne peut toucher. Tendre Vénus enfin archaïsée, rendue au plus originaire de sa forme.

Ruisselet de vie caché au cœur de la lumière car c'est là l'ombre la plus sûre.

Terrible Vénus, innocente avec ses mains bien croisées mais creusant un tel vide dans le temps qu'on s'y trouverait aspiré, embarqué, condamné à traverser les fleuves des enfers pour voir de l'autre côté. Et il n'y aurait pas de chemin de retour.

## 6. Établis

L'instant d'un tableau, voilà toutes les formes réunies, comme la rencontre fortuite des grands acteurs du drame avant même qu'il se noue, et qui se rappelleront plus tard s'être croisés un jour sans se reconnaître.

Coupe, fenêtre, Vénus, piliers de la porte : rappelle-toi, destin, ce jeu de Kim. Comme d'une table sur laquelle on range ses outils en vue d'un nouveau travail ; ou est-ce l'établi d'un démiurge distrait qui, d'une main négligente, tripote en rêvassant nos vies, nos passions, nos entrailles ?

## 7. Montagnes

Après les tremblements de terre, après que les eaux du dessous et les eaux du dessus aient carambolé en courants de colère, ramassant tout sur leur passage, la paix revient doucement aux montagnes, et l'espace se partage à nouveau en un ciel et une terre, laissant place à des élévations nouvelles.

Grandes danseuses aux gestes amples, grandes danseuses antiques lentes, animées du mouvement irrésistible qui vient aux plissements primaires, élévation de toute la terre vers tout le ciel !

Toute l'ascèse des formes, toute l'attente du cœur est dans cette germination de la montagne, la masse hercynienne, les poids métamorphiques deviennent parfum qui s'évapore, mixture qui se sublime. Danses paléolithiques, miracles jurassiques. Coupes tendues pour de nouvelles naissances.

Traversant comme à grands pas l'ordre évanescant des couleurs, j'ai vu germer les ammonites au cœur des montagnes, comme fleurs pas encore nées qui paraîtront un jour. Elles seront dénudées alors, privées de ce secret des ordres telluriques où la musique des magmas fait bourgeonner la pierre. Pour l'instant ce ne sont que ces densités infimes au sein de la couleur, aussi légères que le frémissement d'ailes d'un oiseau. Comme les Sept Dormants d'Ephèse, emmurés dans la nuit de la grotte où ils dansent dans la pierre en attendant de renaître à la lumière.

Hanches plissées de ces danseuses immenses, revenant sur leurs pas, frappant au creux du marbre le geste de la volte, et cet œil de cristal comme un poing minuscule... Peut-être pourrait-on poser sa tête, enfin, contre cette présence retrouvée, comme le dormeur de Baudelaire auprès de sa jeune géante.

A peine trace, la forme est là dormante, foyer germinatif des masses concentrées. La pâte repose, mais à son lieu le plus secret elle est comme pliée, repliée, feuilletée, poussant par en dessous la montagne tranquille. Comme dans une gemme où passe la lumière, jusqu'à ce grain infime qu'on aurait pu ne jamais voir, qui dévie, qui devient.

Et la montagne alors se met à frémir, appel encore à une élévation future.

## 8. Conclusion

Si on se rapprochait infiniment de la matière, on finirait par y voir le grain vivant et le rythme qui passent, la vie, l'esprit qui la soulèvent comme un souffleur de verre. Du fond de la paix ou du fond de la guerre, de nouvelles croissances nous appellent. Mais de cela nous ne saurons rien encore : c'est la peinture qui mène la danse.

Agnès Lagache